

F L



Ni Tanjung

née vers 1930, Saren Kauh, Bali

Galleries Françoise Livinec
+33 (0)1 40 07 58 09
contact@francoiselivinec.com

Penthièvre
24, rue de Penthièvre
75008 Paris

Ecole des filles
25, rue du Pouly
29690 Huelgoat

Ni Tanjung

 née vers 1930, Saren Kauh, Bali, Indonésie

Ni Nyoman Tanjung, née vers 1930 dans le village de Saren Kauh dans la partie orientale de l'île de Bali en Indonésie, est une artiste autodidacte. Enfant de paysans, elle n'a eu aucune éducation scolaire. Elle ne sait ni lire ni écrire, mais a appris à filer et à tisser le coton, à fabriquer des offrandes en végétaux, à danser le *rejang* (danse de temple sacré en l'honneur des dieux) et le *legong* (danse de cour), ainsi qu'à chanter l'*arja* (opéra balinaise) et apprécie le *wayang kulit* (théâtre d'ombre).

Elle perd la raison après avoir vécu des événements traumatiques : l'occupation Japonaise de Indes néerlandaises de mars 1942 à 1945, période pendant laquelle elle a été contrainte à des travaux forcés dans des conditions de pauvreté extrême ; la perte prématurée de trois de ses quatre enfants ; l'éruption du Mont Agung en 1963, considérée par la population comme une colère divine ; les massacres anti-communistes, suite au coup d'état à Jakarta de 1965 et 1966

au début de la dictature de Soeharto ; son isolement pour «folie» dans les années 1980 où elle restera plus de deux ans attachée à un carcan en bois dans une cabane au milieu de la rizière ; puis la mort de son mari en 2011.

Ce serait à la fin des années 1990 ou au début des années 2000, qu'elle commence à créer. Sa première oeuvre connue et aujourd'hui disparue est une construction spectaculaire de milliers de pierres sur lesquelles étaient peints des visages à la craie blanche. Aujourd'hui, âgée de près de cent ans, grabataire, Ni Tanjung reste recluse dans sa petite chambre sans fenêtre, éclairée par la seule lumière faiblissante d'une ampoule nue. Quand arrive la nuit, elle s'adonne à une création enthousiaste à partir de toutes sortes de matériaux de récupération. Réalisés à la craie grasse sur de simples papiers, découpés et assemblés sur des structures complexes de brindilles et de bambous, ses montages multicolores reconstituent l'histoire de sa vie et la culture folklorique balinaise. Elle s'entoure alors de ses créatures qu'elle installe à sa façon, les observe à l'envers dans le reflet de son miroir et leur donne vie à travers des cérémoniaux de chant et de danse.

Découvertes au début des années 2000 par Made Budhiana, un artiste balinaise, puis présentées en Europe par l'anthropologue suisse Georges Breguet, les oeuvres de Ni Tanjung sont intégrées dans les plus importantes collections d'Art Brut. Plusieurs expositions lui ont été consacrées à travers le monde comme à la Collection de l'Art Brut à Lausanne en Suisse, au Lille Métropole Musée d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut de Villeneuve d'Ascq en France ainsi qu'au centre culturel Bentara Budaya Jakarta sur l'île de Java et à la Biennale de Jakarta en Indonésie.

Sélection d'expositions personnelles

- 2020 *Ni Tanjung, la reine du Volcan Agung*, Galerie Patricia Dorfmann, Paris, France
 2019 *Ni Tanjung, à l'ombre du volcan Agung*, Galerie La Fabuloserie, Paris, France

Sélection d'expositions collectives

- 2019 IVE biennale de l'Art Brut, Collection de l'Art Brut, Lausanne, Suisse
 2019 Outsider Art Fair, Paris, France
 2019 *Danser Brut*, LaM - Lille Métropole Musée d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut, Villeneuve-d'Ascq, France
 2018 *The Origin. History of psychiatry & art brut*, Art Museum Versi, Yongin, Corée du Sud
 2017 Jakarta Biennale 2017, Jakarta, Java, Indonésie
 2014 *L'art Brut dans le monde*, Collection de l'Art Brut, Lausanne, Suisse
 2014 *Artist From Elsewhere: Two Art Brut Artist from Indonesia*, Bentara Budaya, Bali, Indonésie

Collections publiques et privées

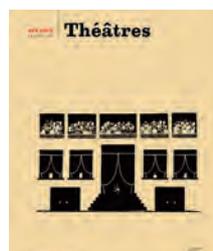
Art Museum Versi, Yongin, Corée du Sud
 Collection de l'Art Brut, Lausanne, Suisse
 Lille Métropole Musée d'Art Moderne, d'Art Contemporain et d'Art Brut (LaM), Villeneuve-d'Ascq, France
 Museum Bentara Budaya, Jakarta, Java, Indonésie
 Museum der Kulturen, Bâle, Suisse
 Museum Kartika Affandi, Yogyakarta, Java, Indonésie

Films / Conférences filmées

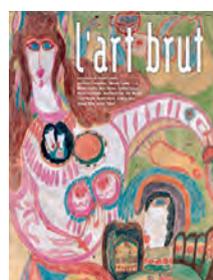
- 2013 *Voyage à Bali à la rencontre de Ni Tanjung*, avec Lucienne Peiry, émission Les Cafés du vendredi
 2013 *Ni Tanjung, de l'aube à la nuit*, d'Erika Manoni, images de Georges Breguet, Julien Magnin, Lucienne Peiry et Satria, musique originale de Cesare Picco, Collection de l'Art Brut Lausanne
 2006 *L'autel de l'aube de Ni Tanjung*, d'Erika Manoni, images de Georges Breguet, Julien Magnin, Collection de l'Art Brut Lausanne



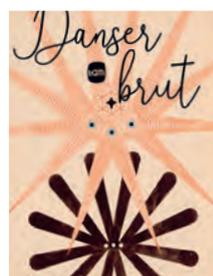
Ni Tanjung, la reine du volcan Agung, 2020, Editions Galerie Patricia Dorfmann Paris, France



Théâtres, Lausanne / Milan, 2019, Collection de l'ART Brut, sous la direction de Sarah Lombardi et la participation de Pascale Jeanneret et Eric Vautri, Lausanne & 5 Continents Editions, «Art Brut, la collection»



L'Art Brut, 2018, sous la direction de Martine Lusardy, avec la préface de Michel Thévoz et la participation de Maria Azzola, Emile Champenois, Déborah Couette, Laurent Danchin, Marc Décimo, Gustavo Giacosa, Marcel Katuchevski, Jean-Pierre Klein, John Maizels, Claire Margat, Randall Morris, Lucienne Peiry et Thomas Röske, Editions Citadelles et Mazenod



Danser brut, 2018, sous la direction de Christophe Boulanger et Savine Faupin, LaM -Lille Métropole Musée d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut



L'Art Brut dans le monde, 2014, sous la direction de Lucienne Peiry, avec une préface de Sarah Lombardi, Les Editions Infolio & Collection d'Art Brut, Lausanne - Gollion



Fascicule de l'Art Brut n°22, depuis 1964 à 2013, 2007, Collection de l'Art Brut, Lausanne

L'Oeil, Eric Tariant, *Des artistes bruts en pleine lumière*, 26 février 2020

L'OEIL

ART CONTEMPORAIN

LAUSANNE (SUISSE)

Des artistes bruts en pleine lumière

Collection de l'Art brut - Jusqu'au 26 avril 2020

PAR ÉRIC TARIANT · L'OEIL

LE 26 FÉVRIER 2020 - 329 mots

Après les véhicules en 2013, les architectures en 2015 et le corps en 2017, la quatrième Biennale de l'Art brut a pris pour thème le théâtre.

L'institution lausannoise a réuni des œuvres (dessins, peintures, sculptures, photographies et costumes) de vingt-huit créateurs, toutes puisées dans ses collections, agrémentées de nombreuses photos, et de quelques courts et passionnants documentaires. Pour Eijiro Miyama (né en 1934), tout a commencé par une balade surréaliste dans les rues de Yokohama (Japon), flanqué d'un gobelet de nouilles fiché sur le haut de son crâne. Il avait alors 74 ans. Cette performance incongrue ayant suscité chez lui exaltation et sentiment de liberté, ce Japonais, hébergé dans une pension pour personnes indigentes, se rend désormais tous les samedis et dimanches dans le quartier chinois de Yokohama. Là, affublé de couvre-chefs excentriques et de tenues colorées constitués d'objets et de jouets récupérés, il déambule sur son vélo au milieu de la foule. Sur son dos, inscrits sur des cartons d'emballage, sont placardés des messages de paix et de fraternité. À l'image d'Eijiro Miyama, plusieurs de ces artistes autodidactes et marginaux ont créé leur théâtre personnel en se mettant en scène dans l'espace public. Comme l'Italien Giovanni Battista Podestà (1895-1976), qui défilait, vêtu d'un long manteau rigide et de cravates peintes par ses soins, pour protester contre la perte des valeurs spirituelles dans une société matérialiste. Ou l'Arménien Vahan Poladian (1902-1982), réfugié à Saint-Raphaël, qui paradait, chaque jour, dans les rues de la ville, habillé de parures scintillantes, de sceptres ou d'ombrelles, pour célébrer son pays natal. D'autres inscrivent cette dimension théâtrale dans leurs œuvres. En se mettant parfois en scène comme Aleksander Pavlovitch Lobanov (1924-2003) qui se figure en buste, dans ses autoportraits peints, arborant des fusils en carton de sa fabrication. Ni Tanjung (née vers 1930) qui vit à Bali, dessine, elle, à la craie grasse puis découpe des visages colorés, réunis en forme de grappes sur des canevas, qui rappellent les marionnettes du théâtre d'ombres indonésien.

« **4e Biennale de l'Art brut : théâtres** »,

Collection de l'Art brut, 11, avenue des Bergières, Lausanne (Suisse), www.artbrut.ch

Cet article a été publié dans L'OEIL n°732 du 1 mars 2020, avec le titre suivant : Des artistes bruts en pleine lumière

France Culture, Stéphane Corréard, *Le coup de coeur de Stéphane Corréard pour «Ni Tanjung, la Reine du volcan Agung» à la Galerie Patricia Dorfmann, 26 février 2020*



Le coup de coeur de Stéphane Corréard pour "Ni Tanjung, la Reine du volcan Agung" à la Galerie Patricia Dorfmann

Le 26/02/20



Sans titre, 2016, Dessin au crayon et craie de couleurs sur des feuilles de papier découpées fixées sur tiges de bambou, ficelle

Présentation : Patricia Dorfmann et Lucas Djaou sont heureux d'accueillir une exposition de l'artiste indonésienne Ni Tanjung (Ni Nyoman Tanjung). Cette exposition réunit un ensemble d'oeuvres exceptionnelles anciennes et récentes. Née vers 1930 dans le village de Saren Kauh, partie orientale de l'île de Bali en Indonésie, Ni Tanjung est une artiste autodidacte. Enfant de paysans, elle ne sait ni lire ni écrire. Elle perd la raison après avoir vécu des événements traumatiques comme l'occupation japonaise des Indes néerlandaises de mars 1942 à 1945, la perte de trois de ses enfants, l'éruption du Mont Agung dans les années 1960, les massacres anti-communistes de 1965 et 1966 puis la perte de son mari. Ce serait à la fin des années 1990 ou au début des années 2000, qu'elle commence à créer.

Paris Tribune Post, Kunang Helmi-Picard, *Ni Tanjung, the 'Queen' of Agung Volcano on Bali*, 20 janvier 2020



Ni Tanjung, the "Queen" of Agung Volcano on Bali

Her story.

Ni Nyoman Tanjung : an untraditional artist, an extraordinary talent.

21 Janvier 2020
Kunang Helmi-Picardw

An example of Art Brut



Ni Tanjung in Ubud, Bali, Indonesia during Agung Volcano eruption 2018 © Lucas Djaou, Galerie Patricia Dorfmann

Ni Nyoman Tanjung, a Balinese woman of humble birth, was born around 1930 in the eastern region of Bali, Indonesia. She never learnt to read or write, but instinctively taught herself the artistic gestures that she carried out later in her life. Ni Tanjung as she is known, suffered many traumatic events, including personal dramas, which punctuated the period from 1942 onwards on the island of Bali.

For decades, Ni Tanjung lived with her husband in a small wooden shack, building a stone repository for her gods and ancestors who, according to Balinese belief, visit the living during certain sacred rituals. These painted volcanic rocks resembled faces and the installations were found on the side of a small road in Buda Keling, near Karangasem, Bali.

Discovery of Ni Tanjung's works



Ni Tanjung, 2016, unique piece, colored pencil and chalk, paper cutout on bamboo stick © Galerie Patricia Dorfmann, Paris

In 2003, Swiss art scholar familiar with Bali, Georges Breguet came across the woman, and recognized her talent as an extraordinary, if untraditional artist. Breguet began collecting her more mobile pieces and introduced the woman's work to the outside world as an example of art brut.

According to another Bali-based art expert, Jean Couteau, Ni Tanjung's form of raw art - a term coined by French artist Dubuffet to describe works created by non-traditional artists, distanced from mainstream society as a result of mental or social constraints - is very rare for Indonesians.

After the death of her daughter, one of four children she had with her husband Ni Nyoman Kembang, she became deranged and began her work on stones and later, after the loss of more of her children and her husband, increasingly on paper. Ni Tanjung prefers to look at people with the help of a small mirror to avoid their direct gaze and detect evil. The gaunt old lady has extraordinarily long and mobile fingers which help her to carry out her creative impulses.



Ni Tanjung, 2017, unique work, colored pencil and chalk, on paper cutout, fastened on bamboo stick © Galerie Patricia, Dorfmann, Paris

After the loss of her husband

After the loss of her husband, Ni Tanjung moved to the hamlet Saren Kauh, to live with her remaining daughter, contributing modestly to the household with the little money she earned selling her paper creations. The Indonesian woman artist Kartika Affandi, daughter of famous Indonesian painter, Affandi, had bought a stone installation to be re-assembled at her museum of women's art in Yogyakarta, Central Java, contributing to Ni Tanjung's extremely modest fortune.

Before her husband's death, Ni Tanjung was very active and made complex offerings to the gods. She also danced the rejang, singing and chanting traditional Balinese arias while creating her works and she was a prolific weaver of textiles. Now she is less active, but still chants while portraying her imaginary theatrical world of gods and ancestors on temporary altars, many of the faces often resemble auto-portraits. The brilliant colors and imagery reflect the luxurious vegetation of Bali and rich cultural heritage of her ancestors.



Ni Tanjung, untitled 2019, colored pencil and chalk, paper cutout on bamboo stick © Galerier Patricia Dorfmann

Temporary Hiatus and continuation of Ni Tanjung's artistic endeavors

For a short period of time, Ni Tanjung was moved to temporary safe quarters near Ubud because the volcano, Gunung Agung began to erupt seriously. Now she is back in the hamlet Saren Kauh, near Buda Kling, close to Karangasem on the eastern coast of Bali. At present over ninety, she continues her trance-like fabrication of paper objects, dolls and even painting on stones.

Usually in the solitude of her windowless room at night, lit by a single lamp bulb, Ni Tanjung draws thousands of imaginary multicolored faces on the paper given to her by visitors, including fellow Balinese artist Made Budhiana, while others gifted acrylic paints and chalk crayons. Many brought scissors and special metal cutters for her to cut out the images from paper or other metal objects. Breguet brings medical supplies and house-hold implements for her to share with her daughter, besides acquiring paper creations for the Museum of Art Brut in Lausanne where she is now considered to be a major artist.



Ni Tanjung, unique work, 2014, colored pencil and chalk, paper cutout on bamboo stick © Galerie, Patricia Dorfmann, Paris

Lucas Djaou and Galerie Patricia Dorfmann, 61, Rue de la Verrerie, 75004 Paris

Lucas Djaou, constantly on the look-out for extraordinary creations world-wide, was fortunate to meet Patricia Dorfmann several years ago. Patricia Dorfmann's gallery is ideal for presenting works of most contemporary talents Djaou has come across. The team has produced many exhibitions in the Marais Gallery which is generally open from Tuesday to Saturday during exhibitions.

Djaou was introduced to Ni Tanjung in 2017 by Georges Breguet on his first trip to Bali, Indonesia. They visited the elderly Balinese woman in the eastern part of the island where she now lives with her only remaining daughter on the slopes of the Agung volcano. Lucas was mesmerized from the beginning by the dynamic creativity of Ni Tanjung and her way of living in her own world, yet deeply influenced by Balinese culture and religious rites. Since then he has paid two visits to Ni Tanjung, once in Ubud where she lived while Agung volcano was erupting, and then again back in the hamlet Saren Kauh, not far from Karangasem. Inspired, Djaou launched the project of displaying the work of this eccentric 'artist' at the Galerie Patricia Dorfmann which opens end January.

24 heures Lausanne, Florence Millioud-Henriques, *L'art brut lève le rideau à Lausanne*, 2 décembre 2019 (page 1)

24heures

L'art brut lève le rideau à Lausanne

Exposition Pour sa 4e Biennale, l'institution sonde ses collections dans leur rapport au théâtre. Qu'il soit imaginaire, classique ou décomplexé.

Par Florence Millioud-Henriques

02.12.2019



"Théâtres" présente les pièces de 28 artistes dont les créations de Vahan Polodian décédé en 1982.

Bien sûr, il n'y a pas d'unité d'action ni de lieu ou de temps même si, dans sa quatrième biennale – après «Véhicules», «Architectures» et «Corps» –, la Collection de l'art brut scrute les relations entre la façon d'être au monde, viscérale, parfois compulsive, de ses créateurs. Et l'art de donner un monde en représentation sur les planches. Il fallait y penser et, pour y penser sagement, déjouer l'évidence! La commissaire de «Théâtres», Pascale Jeanneret, s'est donc glissée dans les réserves de la collection lausannoise en exploratrice. Libre de tout préjugé.

Le théâtre, ses poussées existentielles, son dressing débordant de possibilités de paraître ou de disparaître dans le rôle d'un autre, semblait lié par une criante analogie aux créateurs de la marge. Parfois démiurges, souvent metteurs en scène de leur existence ou «performeurs», comme le Japonais Eijiro Miyama, 85 ans, qui déambule dans les rues coiffé de drôles de pièces montées et le corps bardé d'étoffes cousues d'excentricités. Sauf que ces autodidactes solitaires ne confèrent pas une forme visible à leur théâtre intime pour être vu. Quand bien même leurs ficelles narratives, décoratrices ou cabotines s'apparentent souvent aux codes scéniques. Tout est donc théâtre et rien ne l'est... Avec l'art brut, sa part d'insondable ou de non-explicable, le doute sinue en permanence.

Et l'exposition ne cherche pas à confondre les genres, elle accroche des clés de lecture sur un trousseau à la fois sensible et attrayant. Elles amènent aux portes de directeurs de casting, dont Guy Brunet, l'homme qui fait son cinéma, armé de silhouettes en carton à l'effigie des stars du septième art. Elles ouvrent celles des tout-puissants, qui décident de leur cosmogonie en dramaturges (Aloïse, Wölfl, Marguerite Burnat-Provins). Ces clés mènent encore vers des esprits fougueux qui font de l'espace de création ou public le théâtre de leur propre réalité.

24 heures Lausanne, Florence Millioud-Henriques, *L'art brut lève le rideau à Lausanne*,
2 décembre 2019 (page 2)

Une vaste distribution

Certains orchestrent tous les rôles, comme l'Américain Morton Bartlett, géniteur d'une lignée de poupées – un touchant jeu d'enfant ou... un glaçant jeu d'adulte? – qu'il développe dans le secret de son appartement. Il crée, habille, fantasma la vie de cette famille coulée dans le plâtre, et finit par la mettre en scène, marionnettiste, pour la photographier. Alors que d'autres créateurs surgissent de cette sphère intime en performeur spontané. Comme Martial Richoz, «l'homme-bus» lausannois. Comme Dunya Hirschter, ses textiles hirsutes, Madge Gill, sa robe cousue de mille éclats flamboyants. Ou encore comme Vahan Poladian, agissant en costumier autant qu'en gardien de son paradis perdu: l'Arménie.

«Théâtres» – le pluriel importe pour dire cette variété de points de vue – les met littéralement sur le devant de la scène comme elle met en lumière nombre d'auteurs plus confidentiels, voire jamais montrés. On croise les effervescences populeuses de Brooks Yeomans, Américain de 62 ans qui se pose en spectateur d'un événement: un concert d'Elvis Presley, les répétitions d'un chœur, le Super Bowl. Les vues sont aériennes, panoramiques, grisantes, leur intensité dramatique tenant dans la limpidité fébrile du stylo-bille. Il y a encore Pierre Carbonel, ses silhouettes grésillantes, ses créatures totémiques, ses figures spectrales, toutes engagées dans une transe communicative. La fascination renaît d'une rencontre à l'autre, grisante.

Et c'est fou comme on se sent appelé, pour ne pas dire épié. Les yeux sont partout! Il y a ces foules compactes de Berthe Coulon faites de kyrielles de mirettes lancées à l'assaut de l'espace du regardeur qui devient le centre de toutes les attentions. Pareil avec Aleksander Lobanov: le Russe se fait prendre en photo par un pro, confectionne le cadre, et c'est lui qui regarde, les billes écarquillées. Il y a encore ces voyeurs de papier découpés en grappe d'humanités par Ni Tanjung ou ces œillades aux longs cils de Gaston Dufour qui restent frontales, peu importe que ses «Pôliçhinêles» soient saisis de profils ou de face. Somme toute... l'habituel théâtre de la vie! Il se joue en plusieurs actes aussi singuliers que personnels, le défilé des uns et des autres envoûte, incarné et chargé d'émotions. Mais là on est dans le ressenti, pas dans le théâtral.

Lausanne, Collection de l'art brut Jusqu'au 26 avril 2020, du ma au di (11-18h) www.artbrut.ch

Bali gazette, Eric Buvelot, *Les Wayangs de Ni Tanjung, artiste hallucinée de l'est de Bali*,
1 juillet 2016

bali.gazette

LES WAYANGS DE NI TANJUNG, ARTISTE HALLUCINEE DE L'EST DE BALI

Par Eric Buvelot - 1 juillet 2016



Notre ami le scientifique suisse Georges Breguet, grand collectionneur d'art indonésien devant l'éternel (cf. La Gazette de Bali n°17 – octobre 2006), nous a contactés pour nous faire découvrir l'artiste balinaise Ni Tanjung. Cette vieille femme de 87 ans qui vit dans l'est de Bali et que la Collection de l'Art Brut de Lausanne expose déjà grâce à son soutien ardent et passionné, serait en ce début de 21ème siècle la plus belle découverte de ce genre artistique peu connu inventé par Jean Dubuffet. L'art brut est l'art non officiel, celui qui échappe aux catégories, aux modes, aux courants et même aux techniques, et c'est aussi souvent l'art des fous. Après avoir été enchaînée des années, Ni Tanjung, qui n'a plus toute sa tête depuis longtemps, vit aujourd'hui recluse dans une pièce minuscule dont elle ne sort jamais à cause de ses jambes trop faibles. Elle crée la nuit des wayangs de papier et dort le matin. Découverte il y a une douzaine d'années par Georges Breguet devant un mur de pierres peintes en forme de visages qu'elle avait construit dans son village, Ni Tanjung n'a bien sûr aucune idée que nous venons la voir. Sur la route qui nous mène à elle, Georges Breguet nous raconte son histoire...

« Tout d'abord, je souhaite préciser que Ni Nyoman Tanjung n'est pas un animal de cirque. On ne va pas la visiter comme ça. Je tiens à ce que l'on passe par moi. C'est d'ailleurs ma gouvernante Arimbi qui s'occupe d'elle. Cette vieille dame de 87 ans originaire de l'est de Bali a été danseuse, tisserande, et pendant l'occupation japonaise, elle a subi les travaux forcés. Elle a eu trois enfants, mais seule une fille a survécu, c'est d'ailleurs elle qui veille sur elle aujourd'hui. Il semblerait qu'elle ait commencé à avoir des troubles psychologiques lors de la perte de ses enfants mâles. Mais je crois qu'elle a subi trois autres périodes traumatiques dans son existence : la période japonaise, l'éruption du mont Agung et les massacres anti-communistes de 65-66. Il semblerait qu'elle ait perdu la raison à la fin des années 60 ou au début des années 70. Elle a été attachée pendant des années dans une arrière-cour, comme les Balinais

C'est à cette période qu'elle a commencé à se promener seule dans le village, à ramasser toutes sortes d'objets, des choses qu'elle trouvait particulières. Puis, plus tard, ce sera ces pierres volcaniques qu'elle récupère dans le lit de la rivière en contrebas du village et qu'elle ramène pour en faire un mur au bord de la route. Ces pierres, elle les peint avec de la craie blanche pour en faire des visages. C'est d'abord Made Budhiana, un artiste balinais qui la découvre en 2002. Il fait un petit film sur elle. Moi, je la découvre en 2004 en me promenant dans la région. Je vois ce mur avec tous ces visages peints et je la vois elle qui danse et chante devant. Made Budhiana, qui est un artiste contemporain bien connu, lui fournit de la peinture qui résiste aux intempéries pour les visages de son mur de pierres. Elle est tous les jours devant. Elle chante et demande de l'argent aux camionneurs qui passent.

J'ai l'idée que c'est une artiste importante. J'en parle à Lausanne, à la Collection de l'Art Brut, qui est la Mecque mondiale de ce genre artistique. On décide de faire un film. Avec mon ami Jean Couteau (cf. La Gazette de Bali n°6 – novembre 2005), on écrit deux articles, un dans le Jakarta Post, un dans une revue d'art. Cela attire Kartika Affandi, la fille du célèbre peintre indonésien qui veut justement faire un musée des artistes femmes. Elle arrive avec un camion et emporte la moitié du mur. Depuis cette époque, Ni Tanjung est devenue grabataire, sans doute à cause de la disparition de son mari. Je me demandais alors comment elle allait survivre. Sa fille la récupère et la loge chez elle depuis 2010. Elle est confinée dans une petite pièce dans laquelle nous avons fait percer une fenêtre. De toute façon, elle ne crée que la nuit, à la lumière d'une seule ampoule au plafond.

Depuis ce confinement, elle fait des dessins et des découpages qu'elle monte comme des marionnettes de wayang sur une structure de brindilles et de bambous. Le musée de Lausanne a envoyé sa conservatrice à Bali pour la filmer pendant qu'elle travaille, la nuit. J'ai récolté ses assemblages sur une base régulière. J'ai une relation particulière avec elle car en principe, elle ne donne ses œuvres qu'à moi seul. Nous l'avons exposée à Lausanne bien évidemment. La presse indonésienne s'est alors mise à s'intéresser à elle.

Je lui apporte des tas de choses mais quand c'est de l'argent, c'est sa fille qui le prend. Elle a d'ailleurs des besoins énormes, mais elle est gentille. Kartika Affandi a déjà donné des sommes importantes. Le chef du village lui avait construit une maison aussi mais elle n'a jamais voulu y aller. La Collection de l'Art Brut a également donné des sommes importantes. Ensuite, Bentara Budaya, l'organisme culturel de Kompas Gramedia l'a aussi exposée en échange de gros cachets. Des tas de gens ont commencé à s'intéresser à elle.

Aujourd'hui, il y a un développement intéressant au niveau de l'art brut, tous les commissaires considèrent que Ni Tanjung est une artiste importante. Ses concurrents aujourd'hui sont français ou suisses. Mon but est de la faire reconnaître dans le monde entier. J'ai commencé par Lausanne mais une expo est prévue pour les Etats-Unis. A chaque fois que je passe la voir, je lui prends ses œuvres, ça la pousse à en faire de nouvelles. Je m'auto-justifie comme cela. Elle et moi, c'est une histoire qui a un peu plus de 10 ans maintenant. Nous avons même figuré ensemble sur une couverture de Kompas ! »

Collection de l'Art Brut, Lausanne
www.artbrut.ch

The Jakarta Post, Kunang Helmi, 'Art Brut' of Ni Tanjung on show in Lausanne, 7 août 2014

The Jakarta Post

'Art Brut' of Ni Tanjung on show in Lausanne

Kunang Helmi

The Jakarta Post

Lausanne, Switzerland / Thu, August 7, 2014 / 12:23 pm



Sacred: Ni Tanjung's work features groups of gods and ancestors who, according to Balinese belief, visit the living during certain rituals.

For decades, Ni Nyoman Tanjung lived with her husband in a small wooden shack, building a repository for her gods and ancestors 'painted volcanic rocks resembling faces' on the side of a small road in Buda Keling, near Karangasem in Bali.

In 2003, Bali-based art scholar Georges Breguet came across the woman, who is thought to have been born in the 1930s, and recognized her as an extraordinary, if untraditional artist. Breguet began to collect her more mobile pieces and also introduced Ni Tanjung's work to the outside world.

According to another Bali-based art expert, Jean Couteau, Ni Tanjung is a rare Indonesian example of art brut, or 'raw art' the term coined by French artist Jean Dubuffet to describe works created by non-traditional artists, distanced from mainstream society as a result of mental or social constraints.



Askance: The elderly woman likes to look at people with the help of a small mirror, thus avoiding their direct gaze.

(Another phrase 'outsider art' covers the works of self-taught or naïve art makers who were never institutionalized).

Currently, some of Ni Tanjung's works have traveled around the globe and are on display as part of a show curated by Lucienne Peiry at the Collection d'Art Brut, or Art Brut Collection, in Lausanne, Switzerland.

Also on display are the works of other international brut artists, such as Gustav Mesmer, Giovanni Bosco, Antonio Roseno de Lima, Monsieur Kashinath and Ezekile Messou.

Breguet remembers his first surprise encounter with Ni Tanjung, while taking a walk through the fields with his wife, Lise. 'I have continued to follow her [Ni Tanjung's] work and tried to communicate with her, although she only speaks incoherent Balinese, when she speaks at all. However, her work is fascinating and deserves to be recognized internationally.'

Not much is known about Ni Tanjung's childhood. Born into poverty, she has never learned to read or write. Ni Tanjung married Ni Nyoman Kembang and bore four children. After the death of one of her daughters, she became deranged and began to spontaneously work on installations, first made from stones, and now mainly paper cuttings.

Since her husband's death, Ni Tanjung hardly communicates with the outside world. The elderly woman likes to look at people with the help of a small mirror, thus avoiding their direct gaze. It also helps her to detect good or evil.

Ni Tanjung's work features groups of gods and ancestors who, according to Balinese belief, visit the living during certain rituals. Ni Tanjung appears to live in a sort of a continual trance making altars to them.

Ni Tanjung is now weak, but enjoys electricity and running water as a result of her artistic work. While she knows how to weave and make complex offerings, dance the rejang and sing in arja operas, Ni Tanjung is currently less active.

While the artist sings and chants as she works, she can no longer dance in her diminished physical state.

Before Breguet, Balinese painter Made Budhiana paid Ni Tanjung a visit, bringing her acrylic paints for her stones, first white, then other colors. He also brought scissors to cut shapes and a special instrument to cut metal canisters.

After Breguet 'and after Jean Couteau wrote several articles about the artist' Ni Tanjung began to attract interest.

Around 2006, Kartika Affandi, the daughter of famed Indonesian painter Affandi, took an installation of Ni Tanjung to be reassembled in her future women's museum in Yogyakarta.

With the little money she made, Ni Tanjung moved and settled at her daughter's house in the village of Saren Kauh.

Breguet continued to visit Ni Tanjung regularly, according to Couteau, bringing sundries such as medicine and household implements as the artist launched herself into paper cuttings, which she assembled and drew so as to represent, again, some 'assembly of ancestral gods'.

Each time Breguet visited 'usually once a month' he brought her paper, gave her some money, and she gave him paper installations in exchange. 'quite informally and naturally', according to Couteau.

When Breguet returns to Switzerland each year, he has someone visit her to help and to collect the strange paper installations she was continuing to churn out. The result is an important collection that Breguet sent to the Art Brut Collection in Lausanne, where he had connections. The curator acknowledged Ni Tanjung as one of the main art brut artists in the world and opened the exhibition.

Ni Tanjung continued to produce prolifically until a recent illness, not paying attention to the buzz caused by the 'discovery' of her talent.

The honor paid Ni Tanjung in the joint show in Lausanne is not understood by the 'artist' herself.

However, the recognition of Ni Tanjung is important for another reason, according to Couteau. 'Art brut,' he says 'is not recognized as it should be in Indonesia, as it is now increasingly throughout the world.'



Scenes from an exhibition: A variety of Ni Tanjung's works are displayed at the Collection d'Art Brut.



On display: Ni Tanjung's works have traveled around the globe and are on display as part of a show curated by Lucienne Peiry at the Collection d'Art Brut, or Art Brut Collection, in Lausanne, Switzerland.

Causette, Isabelle Motrot, *Ni Tanjung, artiste malgré elle*, 25 février 2013

Ni Tanjng, artiste malgré elle

Causette



Voici un joli conte d'hiver : l'histoire d'une Balinaise de 80 ans, grabataire et seule dans sa chambre sombre, qui ne sait pas qu'elle est une artiste. Elle a été découverte par une Suisseuse passionnée d'art brut, Lucienne Peiry, qui a l'art, elle, de passer le flambeau.

Elle est venue toquer à la rédaction «au culot». Lucienne Peiry, visage anguleux et regard myosotis, est suisse et directrice de la recherche et des relations internationales de la Collection de l'art brut à Lausanne. Et la voici chez Causette pour nous raconter une histoire qui lui tient à cœur. C'est le récit enthousiaste de sa dernière découverte: Ni Tanjung, une Balinaise de 80 ans qui dessine des milliers de visages multicolores, la nuit, dans une chambre sans fenêtre. Une vieille dame qui fait de l'art, sans le savoir.... Comme tant de créateurs «bruts», Ni Tanjung n'avait jamais dessiné. Ça lui est venu d'un coup, à la mort de son mari, il y a quelques années. Le bouleversement a été tel qu'elle est tombée malade. Elle ne mange plus et, bientôt, sa fille la recueille. Mais elle est décharnée, incapable de se lever. Elle vit recluse dans une seule pièce, plongée dans la pénombre, alitée, grabataire. Mais elle parvient à enchanter ses nuits en inventant des figures imaginaires qu'elle découpe dans du papier et sur lesquelles elle dessine, créant ainsi un univers fantastique avec une ardeur extraordinaire! «Ce sont principalement des visages, raconte Lucienne, surtout de femmes. Et je pense que beaucoup d'entre eux sont des autoportraits, mais peut-être aussi des ancêtres ou les personnages imaginaires d'un théâtre personnel.»

De la pénombre à la féerie

Comme toujours, dans l'art brut, les artistes n'ont aucune notion de leur talent. Il a donc fallu un intermédiaire, un passeur. En l'occurrence, un anthropologue suisse et son épouse qui ont vécu à Bali, Georges et Lise Breguet. Au cours d'une promenade, ils découvrent Ni Tanjung et pensent aussitôt à Lucienne. Comprenant qu'il s'agit d'une vraie découverte, Lucienne, qui est toujours aux aguets, débarque à Bali. « Je me retrouve dans une toute petite maison et j'entre dans une chambre minuscule, grâce au couple Breguet, qui connaît très bien Ni Tanjung et s'en occupe régulièrement. Sur le lit, une vieille dame recroquevillée. Tout est plongé dans la pénombre, la chambre est borgne, il n'y a rien d'autre qu'une chaise et ce lit. La vieille dame me regarde, se redresse et s'assied en tailleur. Quelqu'un lui explique que je viens voir ses œuvres. Elle va alors sortir un à un ses dessins. On m'avait dit que c'était foisonnant, je m'attendais à un fatras de papier. Pas du tout! Tout est parfaitement classé dans des boîtes, des enveloppes, des cartons. Elle sort des œuvres par séries et les dépose sur son lit, qui devient une véritable exposition éphémère. Des petites ficelles sont tendues d'un mur à l'autre, elle y accroche des œuvres également. Peu à peu, elle est enveloppée par ses créations, des vagues et des vagues de dessins. On est passé de la pénombre, triste et morbide, à une sorte de féerie. Cette femme qui vit dans la misère arrive à enchanter son univers. »

L'art brut (extrait pages 168-170), 2018, Lucienne Peiry, Editions Citadelles et Mazenod

Documentation et archives.

Les « Cahiers de l'Art Brut » et les films

La célèbre collection des « Cahiers de l'Art Brut », initiée à Paris en 1964, continue de mettre en lumière des monographies inédites. Les rédacteurs, qui ont noué avec le créateur des relations proches, suivent la règle de non-omission et sont censés s'abstenir de considérations esthétiques et poétiques ainsi que d'explications médicales et psychiatriques, suivant les recommandations de Dubuffet, qui préconisait d'écrire une monographie comme un rapport de gendarme. Au fil des années, l'esprit de ces publications se modifie puisque la plupart des rédacteurs n'ont pas connu le créateur, souvent décédé, et doivent se référer à des sources indirectes. Ils se livrent en outre à des analyses fouillées et décryptent les œuvres dont ils se font les exégètes, mettant en évidence leur contexte historique et sociologique et apportant des clés de lecture nouvelles et inédites. La collection comprend vingt-cinq cahiers en 2018, le dernier étant consacré à la figure majeure de Laure Pigeon. D'autres ouvrages, comme des catalogues d'exposition, favorisent la transdisciplinarité, invitant psychologues, psychiatres, sociologues, linguistes, théologiens et éthiciens à s'exprimer aux côtés d'historiens de l'art et de philosophes. Une nouvelle collection, « Contre-courant », fondée en 2012, fait paraître des textes spécialisés.

Les films documentaires sont souvent produits (ou coproduits) expressément par le musée pour une exposition temporaire où figurent par exemple Judith Scott, Antonio Roseno de Lima ou Anna Zemánková ; ils constituent en outre – comme les photographies – des documents de référence pour les archives de l'institution et des sources d'étude pour les chercheurs. Plusieurs d'entre eux conservent l'image d'environnements et de créations disparus ou détruits – comme les cabanes de l'anarchitecte Richard Greaves et l'autel de la balinaise Ni Tanjung –, préservant les propos et la vie des auteurs, captés sur leur lieu de vie et de création. Une trentaine de films réalisés ou remasterisés, traduits et



Judith Scott

Sans titre

Vers 1991, assemblage de fils de laine et de matériaux divers, 137,2×30,5×12,6 cm
Lausanne, Collection de l'Art Brut

Portrait de Judith Scott, Oakland, 2004

Photo Lucienne Peiry
Lausanne, Collection de l'Art Brut - Archives

Née à Cincinnati (États-Unis), trisomique et sourde et muette, Judith Scott (1943-2005) est séparée de son environnement familial à l'âge de 7 ans. Elle passe plus de trente-cinq ans en institution, vivant dans des conditions proches de l'internement. Puis elle est prise en charge par sa sœur jumelle en 1986, et rejoint le Creative Growth Art Center d'Oakland, en Californie. Elle réalise des sculptures inédites grâce à une technique personnelle : elle dérobe toutes sortes d'objets qu'elle enveloppe de fils et de fibres diverses, de façon à les masquer intégralement.





Ni Tanjung, Bali, 2012
Photo Lucienne Peiry
Lausanne, Collection de l'Art Brut
- Archives

Galleries Françoise Livinec
+33 (0)1 40 07 58 09
contact@francoiselivinec.com

Penthièvre
24, rue de Penthièvre
75008 Paris

Ecole des filles
25, rue du Pouly
29690 Huelgoat



diffusés (entre 2001 et 2014), montre la place essentielle qui leur est accordée. Un festival de films en plein air, *Les Jardins de l'art brut*, est inauguré en 2013 et propose chaque année la projection de documentaires.

Le musée de Lausanne est devenu le lieu de présentation de la collection d'origine, un pôle de conservation, de sélection et d'études. Loin de constituer la seule institution consacrée à l'expression artistique marginale, la Collection de l'Art Brut se définit comme l'organe historique et comme une « fondation symbolique⁵⁶ ».

« L'art ne vient pas coucher dans les lits qu'on a faits pour lui ; il se sauve aussitôt qu'on prononce son nom : ce qu'il aime c'est l'incognito. Ses meilleurs moments sont quand il oublie comment il s'appelle⁵⁷. » Ce qui constitue sans doute l'une des plus belles assertions de Jean Dubuffet représente également l'une de ses contradictions les plus éclatantes. Le collectionneur et théoricien a agi tout à l'inverse de ce qu'il préconisait, nommant les productions d'art brut, les réunissant et les circonscrivant dans un

espace clos, les privant ainsi de leur liberté originelle. Idéalement, il aurait dû choisir une tout autre option, renonçant à les rassembler et encore plus à les exposer. Muséifier l'art brut revenait à le plonger dans le système culturel auquel il est étranger et auquel il s'oppose dans sa définition première. Toutefois, laisser ces créations dans l'ombre aurait signifié, à ses yeux, silence, mépris et censure. Personnalité aventureuse, Dubuffet a préféré assumer le défi et la contradiction, parier sur la puissance de ces créations indisciplinées et fantasques. Consacrer l'art brut dans ce musée n'a pas eu le pouvoir néfaste et dramatique de sacralisation que certains ont prêté et craint.

Si la révélation de l'art brut au public n'a pas entraîné le séisme artistique dans le monde culturel contemporain que Dubuffet avait souhaité, ces œuvres sont mises au grand jour et valorisées, donnant la parole à ceux que l'on a fait taire. Leurs productions, loin d'être récupérées, font plutôt valoir leurs potentialités insurrectionnelles, en étant instigatrices d'interrogations – et souvent de polémiques – quant à la formation professionnelle et au statut du créateur contemporain, aux voies de communication artistiques en vigueur et au rapport de l'art avec le champ social. L'art brut désacralise l'acte créateur tout en sacralisant à nouveau la création esthétique. Sources fécondes, les inventions et interprétations des auteurs d'art brut sont fondamentalement liées à la condition humaine, à ses replis, à nos origines et notre destinée, elles nous perturbent et nous indiquent d'autres conceptions du monde et de l'homme.

Plus de quarante ans après son inauguration, la visite de ce musée provoque toujours un sentiment de dépaysement. Elle se vit comme une expérience intense, propice à l'émotion et à la réflexion, où l'excitation se mêle à l'inquiétude ; elle incite à prendre le large pour rejoindre des territoires que les auteurs d'art brut explorent avec une ingéniosité vive, donnant corps à une odyssée intérieure féconde.

« Ce sont les perturbations de l'esprit, ses dysfonctionnements qui seront mes enseignants. Plus que le trop excellent "savoir-penser" des métaphysiciens, ce sont les démences, les arriérations, les délires, les extases et les agonies, le "ne-plus-savoir-penser", qui véritablement sont appelés à "nous découvrir"⁵⁸ » (Henri Michaux).

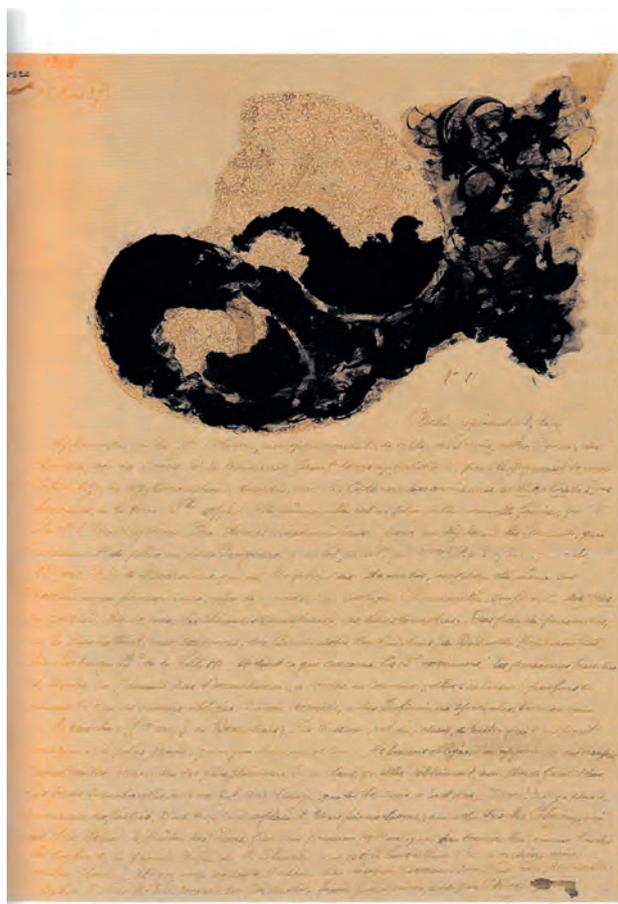
La Collection de l'Art Brut a été dirigée par :

- Michel Thévoz (1976-2001) ;
 - Lucienne Peiry (2001-2011), directrice de la recherche et des relations internationales (2012-2014) ;
 - Sarah Lombardi (à partir de 2013).
- www.artbrut.ch

Barbus Müller
 Sans titre
 Sans date, lave sculptée,
 96 x 36 x 20 cm
 Lausanne, Collection de l'Art Brut

Heinrich Anton Müller
 Sans titre
 1917-1922, peinture à l'eau et craie
 sur papier d'emballage, 77 x 47 cm
 Lausanne, Collection de l'Art Brut

L'art brut (extrait pages 430-431), 2018, Lucienne Peiry, Editions Citadelles et Mazenod



Jeanne Tripiet
Cliché représentant les
orphéonistes de la grande citerne
25 mars 1937, encre sur papier,
31 x 21 cm
Lausanne, Collection de l'Art Brut
Intéressée par les doctrines
spirites et divinatoires, Jeanne
Tripiet (1869-1944) s'adonne
fiévreusement à la réalisation
d'écrits, de dessins, de broderies
et de peintures, leur attribuant
des valeurs médiumniques. La
stupéfiante mobilité d'esprit dont
elle fait preuve se traduit dans ses
gestes, qu'elle exécute à la hâte,
ou pinceau ou directement avec
le doigt. Dans un second temps,
elle les déchiffre, précise parfois
des figures à la plume, rehausse
ses compositions de brefs tracés,
les assortissant souvent de
commentaires écrits inspirés.

Portrait de Jeanne Tripiet
Paris, Archives de Paris



De manière analogue, Jeanne Tripiet, internée à Maison-Blanche près de Paris, est elle aussi en liaison avec des planètes (Mercure et Uranus) et pratique la « télépathie active et passive », comme on peut le lire dans son dossier médical : elle affirme être en dialogue avec des forces surnaturelles et recevoir des communications quotidiennes qu'elle transcrit à la hâte. Celles-ci lui parviennent de puissances « divines » ou « démoniaques divines », ou alors de Jeanne d'Arc, à qui elle s'identifie et à qui elle prête son « double fluïdique³ ».

Pour d'autres auteurs, c'est aux défunts de leur propre famille qu'ils se sentent reliés et ce sont eux qui les mènent à la création. Ni Tanjung, à Bali, est proche de ses ancêtres grâce à l'édification de son autel de pierres peintes, où elle chante et danse à l'aube de chaque journée, alors que Marc Moret conçoit des bas-reliefs dans son village, en Suisse, où il intègre des objets ayant appartenu à sa mère et à ses grands-pères, réalisant ainsi des reliquaires à son usage intime et personnel. Il arrive aussi qu'une vision divine, unique, suffise pour faire éclore une entreprise créatrice colossale et la faire se développer pendant plusieurs décennies.



Marc Moret dans sa ferme, 1999-2000

Photographie Maria del Curto
Collection particulière

Marc Moret

Le Collage à Maman

1947-2002, os, boyaux, cheveux, verre, métal, matériaux divers, 45x100x70 cm
Vuodens, collection de l'artiste

Né en 1943 à Vuadens, en Suisse, Moret est agriculteur comme ses parents et ses grands-parents. Il mène dans la ferme familiale une existence modeste, proche de la nature. Sa philosophie le pousse à protéger tous les animaux, et à refuser l'activité de boucherie, ce qui

le rend totalement marginal dans la communauté paysanne. Moret réalise des peintures aux motifs végétaux et floraux, puis se consacre à des hauts-reliefs faits de bris de verre, de boyaux et d'os d'animaux calcinés, de cheveux; il enduit l'ensemble d'une colle confectionnée par ses soins. Il intègre parfois des objets ayant appartenu à des membres de sa famille, dont des objets de mercerie de sa mère, qu'il considère comme des pièces commémoratives. Moret se recueille chaque soir devant ses reliquaires personnels.



Ni Tanjung en train de peindre, Bali, 2006

Photo Georges Breguet
Lausanne, Collection de l'Art Brut - Archives

Née vers 1930 dans une famille de paysans balinais, Ni Nyoman Tanjung ne fréquente pas l'école. Trois de ses quatre enfants meurent en bas âge; dès lors, elle perd pied. À partir de l'an 2000, elle construit un grand autel à l'aide de pierres volcaniques où elle trace des visages à la peinture blanche. Elle l'orne de fleurs chaque matin, chante et

danse, seule. Affaiblie par la mort de son mari, elle est recueillie par sa fille en 2011, et demeure recluse et grabataire dans une petite chambre. Durant la nuit, elle découpe des personnages dans du papier, les colorie à l'aide de craies grasses et en fait des assemblages arborescents. Ni Tanjung crée ainsi une foule imaginaire – portraits d'ancêtres ou autoportraits – qu'elle observe à l'envers, dans le reflet de son miroir.

Double-page précédente.
Ni Tanjung dans
l'environnement qu'elle a
réalisé à Bali

Photo: Georges Breguet (2006)

En haut, Ni Tanjung
chez elle à Bali

Photo: Georges Breguet (2006)

En bas, Environnement réalisé
par Ni Tanjung à Bali

Photo: Georges Breguet (2006)

Ni Tanjung, de l'autel de l'aube aux esprits de la nuit

Georges Breguet

Le grand environnement lithique (2000-2008)

Chaque matin, très tôt, Ni Tanjung se rend près d'une rivière, lit d'une ancienne coulée de boue et de pierres résultant d'une éruption volcanique à l'entrée du village de Budakeling, sur l'île de Bali. Elle choisit des pierres aux formes anthropomorphes qu'elle transporte sur une courte distance, puis les arrange en un environnement structuré en terrasse, d'une dizaine de mètres de longueur sur deux à trois mètres de profondeur et dont la hauteur dépasse de peu sa taille. L'agencement des pierres peintes, recouvertes de chaux, prend l'apparence d'une galerie de portraits. Cette construction dédiée aux ancêtres, que nous avons intitulée « L'autel de l'aube », réunit à son apogée, aux alentours de 2006, plusieurs centaines de pierres [1].



Pauvreté matérielle et richesse culturelle

Ni Nyoman Tanjung [2] est née vers 1930 dans le village de Saren Kauh situé dans le royaume de Karangasem, partie orientale de l'île de Bali alors sous contrôle de la puissance coloniale hollandaise. Issue d'une famille de simples paysans travaillant comme métayers, Nyoman Tanjung, comme son frère et ses deux sœurs, n'est pas allée à l'école et ne sait ni lire ni écrire. Elle a cependant appris à filer le coton et à tisser, à faire des offrandes complexes à base de végétaux ainsi qu'à danser le *rejang* (danse de temple sacrée en l'honneur des dieux) et le *legong* (danse de cour) aux sons du *gamelan*, l'orchestre local. Elle chante aussi l'*arja* (opéra balinais) et apprécie le *wayang kulit*, théâtre d'ombres dont les spectacles sont donnés lors des fêtes de temple ou de famille. De 1942 à 1946, dans une région occupée par les Japonais et subissant une pauvreté extrême, l'adolescente est contrainte aux travaux forcés. Vers 1950, alors que la République d'Indonésie gagne son indépendance officielle, Ni Tanjung se marie à I Nyoman Kembang, paysan sans terre, originaire du village voisin Saren Anyar. De cette





union naît Ni Wayan Penpen, leur première fille, chez laquelle la créatrice vit aujourd'hui. Leurs trois autres enfants, une fille et deux garçons, mourront prématurément. Au début des années 1960, peu de temps après le décès de son dernier-né, Ni Tanjung subit une première crise, qui se manifeste entre autres par un comportement extravagant, en opposition totale à l'attitude retenue et strictement codifiée des Balinais. En 1963, le *Gunung Agung*, volcan voisin, entre en éruption. Cette manifestation, considérée par la population comme l'expression d'une colère divine, appauvrit encore la région et perturbe les esprits. En 1965 et 1966, après une tentative de coup d'état à Djakarta, des massacres de nature politique se révèlent extrêmement traumatisants pour les villageois. Si Ni Tanjung, profondément affectée par ces événements personnels et publics, parvient à retrouver un certain équilibre mental vers 1975, elle se détache ensuite du monde réel et s'enfonce dans la maladie ; ses propos deviennent incohérents. Ce comportement déviant déclenche l'opprobre : la jeune femme est attachée à un carcan en bois. Pendant plus de deux ans, elle

Ni Tanjung, assemblage arborescent, entre 2009 et 2012, dessin au crayon de couleur sur des feuilles de papier découpées fixées sur tiges de bambou, 150 x 50 x 4 cm

restera, seule, dans une petite cabane au milieu des rizières. Sa famille tente de la soigner à l'aide de la médecine traditionnelle, mais elle refuse de se faire traiter. Ni Tanjung conserve par la suite une attitude parfois excentrique, se balade seule et commence à ramasser des racines et des souches aux formes bizarres, ainsi que des pierres. Au milieu des années 1990, elle part avec son mari vivre dans une petite chaumière en bambou située dans une cocoteraie du village d'Abadi. C'est dans ces conditions que débute sa vie artistique. Ni Tanjung a près de 70 ans.

« L'autel de l'aube », constitué entre 2000 et 2008, est en partie acheté par l'artiste indonésienne Kartika Affandi en 2006 pour être installé dans un musée hors de Bali. Ni Tanjung, dont la santé se dégrade, ne se rend alors plus que très rarement sur le site. Le solde de l'environnement disparaît progressivement sous une nature exubérante qui reprend ses droits.

La déchéance physique et le renouveau artistique (2009-2013)

En 2009, Ni Tanjung, devenue grabataire, ne sort plus de sa chaumière. Dans cet endroit où il est impossible

de se tenir debout, son mari est alité à moins d'un mètre d'elle. A l'intérieur, de multiples paniers tressés suspendus contiennent aussi bien de la nourriture que toute sorte de matériaux utiles à sa production : papier journal, morceaux de bois, feuilles et branches d'arbres, etc. Il y a aussi toutes ses créations, des découpages, des dessins accrochés à une paroi autour de son lit. En 2010, avec l'aide de la Collection de l'Art Brut, eau courante et électricité sont apportées au logis [3]. Avec l'argent obtenu par la vente de certaines pierres, une petite maison en parpaing est construite par les villageois. Seul le mari de Ni Tanjung acceptera d'y habiter et y mourra un an plus tard. Suite à ce décès, Ni Tanjung qui ne paraît plus vouloir vivre est transportée faible et malade chez sa fille Ni Penpen dans le village voisin [4]. On l'y installe dans une toute petite chambre d'environ deux mètres sur deux, sans fenêtre et sans lumière, à l'exception d'une ampoule de faible puissance. Et là, dans cette existence recluse, c'est le renouveau. Presque chaque nuit, la vieille femme, au corps grêle et fragile, dessine, fait des découpages et surtout des assemblages complexes,



soit reconnu, il ne faudrait cependant pas que la fragile créatrice devienne objet de curiosité et ne soit constamment dérangée dans son quotidien. Nous ne pouvons que lui souhaiter une fin de vie tranquille, entourée des siens et de ses merveilleuses créations [11].

Notes

[1] Cf. Georges Breguet, « Ni Tanjung » in *L'Art Brut*, n°22, Lausanne, Collection de l'Art Brut, 2007, pp. 41-52 et « Ni Tanjung », in *Art Brut: Ni Tanjung à Bali, Lopanov en Russie, Santoro en Suisse*, film documentaire d'Erika Manoni, Lausanne, Collection de l'Art Brut, 2008.

[2] Le terme « Ni » correspond à « Madame ». Dans la tradition locale, « Mbok » est utilisé pour une jeune fille, « Me » pour une femme d'âge mûr et « Ni » pour une femme âgée (« I » pour un homme). « Nyoman » est le nom donné à l'enfant (garçon ou fille) troisième né. « Tanjung » signifie le cap, le promontoire ; c'est aussi le nom d'une fleur.

[3] Cf. Georges Breguet, *Petit rapport illustré sur l'aide apportée à Ni Tanjung en 2010 grâce au don de 1'000 francs fait par la Collection de l'Art Brut à Lausanne*. Tapuscrit, archives de la Collection de l'Art Brut, Lausanne.

[4] Ni Wayan Penpen a eu huit enfants dont sept sont encore en vie. Ils vivent tous dans le chef-lieu de l'île, Denpasar et ont eux-mêmes plusieurs enfants. A l'heure actuelle Ni Tanjung a seize arrière-petits-enfants qui viennent parfois lui rendre visite.

[5] Ces compositions sont accrochées à des armatures faites de tiges végétales apportées par sa fille mais que Ni Tanjung assemble elle-même. La forme globale de ces assemblages peut ressembler à un *penjar*, longue tige de bambou

décorée que l'on place à l'entrée des temples, ou à des représentations balinaises de l'univers comme le *gunungan*, figure en cuir du *wayang kulit*, ou encore à une offrande décorée en pâte de riz avec des personnages appelée *sarad*.

[6] Nous ne parlons pas le balinais mais l'indonésien, langue officielle du pays, que Ni Tanjung ne pratique pas, contrairement à sa fille. Notons que le discours de Ni Tanjung reste en grande partie incompréhensible et incohérent même pour ses proches.

[7] Les 26 et 27 juillet 2012, nous avons organisé une visite spéciale pour la venue à Bali de Lucienne Peiry de la Collection de l'Art Brut. Ni Tanjung, ayant senti l'importance de cette rencontre, s'était soigneusement préparée, cheveux peignés, lèvres colorées et a organisé une exposition spectaculaire de ses œuvres. Lors de cette visite, il a été aussi possible de tourner des images documentaires et de prendre des photos lors de son travail nocturne ; ce qui n'avait jamais pu être fait auparavant. Les images de ce tournage sont visibles dans la dernière partie du film documentaire inclus dans le présent ouvrage.

[8] La production artistique de Ni Tanjung est variable en quantité selon les années. Pour 2013, une année féconde, nous l'avons estimée à plusieurs dizaines de dessins et de découpages ainsi qu'à une vingtaine d'assemblages, sans parler de quelques poupées et autres objets décorés.

[9] En indonésien : « œuvre libre » ou « libérée ».

[10] Le musée de Kartika Affandi est situé dans la région de Yogyakarta.

[11] L'ensemble des œuvres de Ni Tanjung conservé à la Collection de l'Art Brut a été donné par Georges et Lisé Breguet. Un grand merci à Jean Couteau pour la relecture critique de ce texte. Le lecteur intéressé par une meilleure compréhension de la culture balinaise peut se référer à : Gusti Nyoman Darta, Jean Couteau, Georges Breguet, *Time, Rites and Festivals in Bali*, Jakarta, BAB Books, 2013.

